

# Brigitte Hatat

## Entre centre et absence \*

### D'une écriture à l'autre

Situer la fonction de l'écrit dans le discours analytique est plutôt « casse-gueule ». C'est ainsi que Lacan s'exprime dans cette leçon du 9 janvier 1973 du séminaire *Encore*. Tellement casse-gueule qu'il en viendra, à la fin du séminaire, à changer d'écriture. Le séminaire *Encore* est le passage d'une écriture – celle de la logique ensembliste, celle du mathème – à une autre – celle des nœuds.

Ce passage d'une écriture à l'autre n'invalide pas l'usage du mathème. Mais si Lacan use de celui-ci jusqu'au bout de son enseignement, il n'en produira pas de nouveau. À la rigueur du mathème, au formalisme de la lettre, Lacan préférera la souplesse et la dynamique du nœud, dont les déformations topologiques, les nouages et dénouages ouvrent de nouvelles perspectives au point où il en est arrivé avec le séminaire *Encore*.

Si l'écriture est un *faire* qui donne appui à la pensée, comme le dit Lacan dans *Le Sinthome* <sup>1</sup>, celle du nœud change le sens de l'écriture, elle lui donne une autonomie, puisqu'il faut le faire – le nœud – pour voir comment il fonctionne. Écriture peut-être en cela plus proche de celle de l'araignée, où l'on peut voir, « surgissant d'un point opaque de cet étrange être, se dessiner la trace de ses écrits, où saisir les limites, les points d'impasse, de sans issue, qui montrent le réel accédant au symbolique <sup>2</sup> ». Car cette écriture des nœuds, à laquelle il faut se rompre, implique davantage le corps que la pensée.

---

\* Intervention faite à Paris le 30 janvier 2014 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouis-sance, amour et satisfaction ».

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, 1975-1976, Paris, Seuil, 2005, leçon du 11 mai 1976, p. 144.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, 1972-1973, Paris, Seuil, 1975, p. 86.

Or, écrire avec les nœuds est encore plus « casse-gueule », le nœud résistant aussi bien à l'imagination qu'à la formalisation mathématique. Ce nœud, il n'est pas facile de le faire entrer dans le savoir. Sans doute est-ce aussi pour cela qu'il sied à Lacan. Si le séminaire *Encore* questionne ce que c'est que le savoir, il semble bien que Lacan, à la fin, s'écarte définitivement de l'idéal de transmission scientifique. Plus que des promesses de la science, c'est de la poésie que Lacan attendra, à la fin de son enseignement, ce qu'il appelle un *faire-réel*. Pourquoi ne pas y voir comme une réponse à Freud qui, face à l'énigme de la féminité<sup>3</sup>, invitait à s'en remettre aux avancées de la science ou aux poètes ?

### Au bord du trou

En effet, le point où en est arrivé Lacan avec le séminaire *Encore* n'est pas sans faire écho à celui où Freud passe la main. Or, ce point est un trou. Lacan se tient au bord du trou, comme en témoignent les nombreuses occurrences de ce terme, et celui de tourbillon, dans les textes de cette époque. En novembre 1973, au congrès de La Grande-Motte<sup>4</sup>, Lacan dit que la logique est un bord, et s'il se retient à ce bord comme à un point d'appui, c'est pour ne pas être entraîné dans le tourbillon, aspiré dans le trou. Mais deux ans plus tard, en 1975, à la journée d'étude des cartels, Lacan a lâché ce bord pour le nœud, le nœud trinitaire, car « il en faut au moins trois pour que ça fasse un trou tourbillonnant<sup>5</sup> ». Le bord auquel il s'accroche alors est donc le trou lui-même. Reste son écriture, *ce qui ne cesse pas de s'écrire*, comme point d'appui nécessaire. Nous le savons, il faudra à Lacan le recours au quatrième rond pour ne pas céder à la fascination du trou, dépasser la question du trou, ce signifiant « dont personne ne sait ce qu'il peut vouloir dire<sup>6</sup> », et s'engager dans la voie des suppléances. Comme

3. S. Freud, « La féminité », 1932, dans *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1981, p. 178.

4. J. Lacan, « Congrès de l'École freudienne de Paris la Grande-Motte – intervention suite aux conclusions des groupes de travail », 4 novembre 1973, parue dans les *Lettres de l'École freudienne*, 1975, n° 15, p. 243.

5. J. Lacan, « Journée d'étude des cartels de l'École freudienne – séance de clôture », 13 avril 1975, *Lettres de l'École freudienne*, 1976, n° 18, p. 265.

6. J. Lacan, « Clôture des journées de l'École freudienne de Paris : Les mathèmes de la psychanalyse », 2 novembre 1976, *Lettre de l'École freudienne*, 1977, n° 21, p. 508.

le tabouret qu'il évoquait dans le séminaire *Les Psychoses*<sup>7</sup>, le nœud tient sur quatre ronds. Mais, contrairement au tabouret, le quatrième est supplémentaire aux trois autres, c'est l'Un en plus qu'il faut pour suppléer au non-nouage ou au défaut de nouage des trois autres.

### Entre centre et absence

Mais revenons au trou au bord duquel se tient Lacan dans le séminaire *Encore*. Ce trou, il l'a lui-même foré, creusé, en martelant : *Y a d'l'Un*, qui répond au *Y a pas*, *Y a pas de rapport sexuel*.

Si ce qui reste de tout langage quand il s'écrit ne se supporte que de l'Un, de l'Un tout seul, comment dès lors situer la fonction de l'Autre ? L'Autre comme altérité radicale fait problème, celui que Freud posait avec la question : *Que veut la femme ?* Question à laquelle Lacan répond : *La femme*, comme Autre de l'Un, n'existe pas. À l'exception qui fait le *tout* de *tout homme*, il n'y a pas de répondant côté femme, pas d'exception qui permettrait de dire : *toute femme*, et d'en faire un ensemble fermé. Ce n'est pas la fonction  $\Phi x$  qui différencie l'homme et la femme, mais la manière dont le sujet s'insère dans cette fonction – toute ou pas toute phallique –, et ce indépendamment de son sexe anatomique.

Puisque aucun signifiant ne la représente, comme femme, dans l'inconscient, une femme n'y est donc pas sujet mais pure absence. C'est pourquoi la jouissance d'une femme se situe entre centre et absence, entre la jouissance phallique dont elle n'est pas exclue en tant que sujet du langage, et la jouissance Autre qui la fait absente à elle-même.

Le sexe de la femme est innommable, irréprésentable, c'est un trou que rien ne cerne et devant quoi tous les mots s'arrêtent. Il n'est pas manque de quelque chose mais absence radicale. À ce titre, la castration, qui fait du trou un manque, permet d'en masquer la béance.

Nous connaissons l'accent avec lequel Lacan, dans son commentaire du rêve d'Irma, évoque cette béance face à laquelle le sujet se décompose et disparaît. Ce qui fait la valeur inconsciente de ce rêve, dit-il, c'est la recherche du mot, la recherche de la signification comme telle, précisément là où il n'y en a pas. Car la formule de la

---

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, 1955-1956, Paris, Seuil, 1981, p. 228-229.

triméthylamine, lorsqu'elle apparaît tel un oracle, ne donne aucune réponse à quoi que ce soit. Il n'y a pas d'autre mot que le mot, au sens où le mot c'est *motus*.

*Motus* et bouche cousue... N'est-ce pas ce en quoi une femme reste muette sur cette question de la jouissance Autre ? C'est d'ailleurs à ce qu'il y a de proprement féminin dans la femme que Freud avait rapporté le mutisme.

### Forgerie d'écriture ?

Lacan s'étonnait que Joyce ait réussi, par son écriture, à atteindre le symptôme<sup>8</sup>. Comment un art peut-il, en effet, approcher de si près ce quatrième rond essentiel au nœud borroméen ? Qu'une œuvre – qui n'est d'ailleurs pas obligatoirement un chef-d'œuvre – parvienne à montrer, comme à ciel ouvert, non les fictions dont la structure s'habille mais ce qui relève de la structure même et de ses négativités, n'est pas sans poser la question de sa forgerie. L'art fait-il *comme* le nœud, imite-t-il la structure, ou bien l'artiste a-t-il lu Lacan ?

Pour Lacan, l'œuvre littéraire n'imite pas les effets de la structure, elle n'existe que de se forger dans la courbure qui est celle même de la structure<sup>9</sup>. Il arrive ainsi qu'elle réussisse, par on ne sait quel tour de force sinon ce qu'on appelle le style, à rendre compte de cette courbure. Courbure qui n'est pas une métaphore de la structure, mais son réel.

C'est pourquoi certaines œuvres peuvent servir de point d'appui quand, de s'approcher du trou, nous risquons d'y être aspirés.

La rencontre avec le trou, le trou béant, innommable, au-delà de celui que borde l'inconscient et qui n'est pas le vrai trou de la structure, c'est la carpe qui va servir à le ferrer. Il n'est d'ailleurs pas surprenant que l'expression « muet comme une carpe », qui existe depuis 1612, soit associée à ce drôle de poisson.

J'évoque ici Amélie Nothomb et sa *Métaphysique des tubes*<sup>10</sup>, dont chacun connaît l'histoire de la grand-mère et de sa barre de chocolat. Mais le passage que j'évoquerai concerne la rencontre de la petite

---

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, op. cit., p. 38.

9. J. Lacan, « C'est à la lecture de Freud », 1977, préface à l'ouvrage de Robert Georjin, *Cahiers Cistre*, 1977, Lacan, 2<sup>e</sup> édition, Paris, L'Âge d'homme, coll. « Cistre-essai », 1984, p. 9-17.

10. A. Nothomb, *Métaphysique des tubes*, Paris, Albin Michel, 2001.

Amélie avec la différence des sexes. Non qu'elle n'eût déjà remarqué cette différence, mais celle-ci ne l'avait pas perturbée, c'était une différence parmi d'autres, une différence comme il y en a beaucoup sur terre. Mais, un jour du mois de mai, elle prit une autre valeur.

Tout commença par ce grand mâât dressé par ses parents et au sommet duquel flottait un grand poisson de papier rouge. Aux questions posées par la petite fille, il lui fut répondu qu'il s'agissait d'une carpe, que la carpe est le symbole des garçons, et qu'au Japon les familles ayant un enfant mâle érigent ce symbole au mois de mai, le mois des garçons. Symétrie oblige, la question du mois et du symbole des filles est posée. La réponse : « Il n'y en a pas » laisse l'enfant muette... comme une carpe. Mais cette effigie poissonneuse, où s'exercent en rivaux les tenants du désir et les appelants du sexe, déclenche chez l'enfant une véritable passion ichtyologique. Les choses auraient pu en rester là, sur la conclusion sans appel que tire la petite logicienne au terme de ses cogitations : « De tous les poissons, le plus nul – le seul à être nul – était la carpe [...]. Les Japonais avaient eu raison de choisir cette bête pour emblème du sexe moche. »

Mais voilà, il en est des conclusions comme des trous, il y en a des fermées et des ouvertes. Se méprenant sur l'intérêt porté aux carpes par l'enfant, ses parents lui offrent, à la place de l'éléphant qu'elle convoitait pour ses trois ans... trois carpes. Avec en prime trois noms, ceux de la fratrie : André, Juliette et Amélie. Sur quoi, pour éviter ce désastre onomastique, l'enfant s'empresse de les rebaptiser : Jésus, Marie, Joseph. Mais le nom, hélas, n'élève pas forcément ces créatures à la hauteur du sublime. Chaque jour, à midi, il faut se rendre au bassin et nourrir la trinité : « La vision de ces trois bouches sans corps qui émergeaient de l'étang pour bouffer, me stupéfiait de dégoût. » Dégoût qui est l'indice de la révélation d'un réel, sans médiation possible, qu'elle soit imaginaire ou symbolique. Comme dans le rêve d'Irma, la bouche s'ouvre sur l'innommable, le non représentable.

Ainsi, comme le disait Lacan, il en faut au moins trois pour faire un trou tourbillonnant. Face à ce nœud trinitaire qui vient se plaquer et béer à la surface de l'eau, l'enfant est saisie d'un vertige horrifié. Pourquoi, questionne l'auteur, cette vision provoqua-t-elle « cette consternation des sens, ces sueurs froides, cette obsession morbide, ces spasmes du corps et de l'esprit ? Mystère ». Mais, désormais,

l'enfant peuple ses nuits de gouffres carpiens dans lesquels elle s'abîme, livrée sans recours à leurs étrointes poissonneuses, et guettant dans son corps d'hallucinantes métamorphoses. Jusqu'à ce que, cédant à l'appel du gouffre, elle se laisse tomber dans le bassin et s'enfonce dans une merveilleuse absence d'angoisse.

### **Pour conclure...**

L'écriture du nœud est ce qui permet à Lacan de sortir de l'im-passe logique d'une seule conclusion par l'impossible. Elle ouvre la voie à une satisfaction possible, celles des suppléances et plus particulièrement celle du sinthome.

Conclure sur l'impossible, dans l'analyse, est certes nécessaire, mais ce n'est pas suffisant. On peut se faire à l'impossible, on peut même s'en faire une raison, mais il est moins sûr qu'on puisse savoir y faire avec ce qu'il reste de possible pour chacun. Il y faut un pas de plus. Comment comprendre sinon notre clinique de la passe, puisqu'il ne s'agit pas seulement d'y vérifier que l'impossible a bien été déduit ? L'impossible, tel qu'il se rencontre dans le savoir et dans le sexe, et quels que soient les chemins empruntés par les sujets pour y atteindre, n'est pas singulier, il est de structure et vaut donc pour tous. Ce qui est singulier, c'est la solution qu'un sujet a produite dans l'analyse pour suppléer à l'impossible qu'il y a rencontré, et surmonter l'absence radicale.

À l'impossible, c'est-à-dire *ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire*, peut faire limite, ou plutôt dénouement, la solution propre à chacun qui ferait que *ça cesse, de s'écrire*. La virgule, à mettre entre le « cesse » et l'« écrire », prend ici toute son importance. C'est de s'écrire dans le style de chacun qu'il y a chance pour que *ça cesse* et que *ça satisfasse*, c'est-à-dire que *ça fasse assez* pour que les *trouvailles* et qu'il n'y ait plus besoin de les combler.

Or, le style de chacun, comme le disait Lacan en 1976 <sup>11</sup>, ce n'est certainement pas le mathème qui le rend possible.

*Mots-clés : écriture, nœud, trou, impossible, Nothomb*

---

11. J. Lacan, « Clôture des Journées de l'École freudienne de Paris : Les mathèmes de la psychanalyse », *op. cit.*, p. 507.